

fusiller quelqu'un, ni d'ajouter que la souffrance existe à peine, quand les exécuteurs ont au moins le soin de bien viser.

La pendaison est selon moi le genre de supplice le plus révoltant des trois.

Reste le nouveau système, l'exécution par l'électricité, qui va être mis en pratique dans quelques semaines aux Etats-Unis.

Il est difficile de se prononcer sur la valeur de cette innovation, mais je citerai à ce propos le mot d'un misérable condamné à mort qui attend son exécution dans je ne sais quel coin de la France.

On lui expliquait, avec force détails, ce que c'était qu'une exécution par l'électricité.

—Brrrr... fit le condamné, je préfère encore la guillotine !

Quant à nous, mes amis, je crois que nous préférerons tous mourir de la bonne mort et si j'avais à choisir, j'opinerai pour mourir de vieillesse.

Quoiqu'il en soit nous avons eu deux pendaisons le même jour, deux potences dressées à la même heure ; décidément nous vivons dans un pays civilisé !

* * Mais je ne veux pas vous laisser d'idées trop tristes, et après avoir parlé supplices, laissez-moi vous prier de lire cette charmante poésie, toute pleine de fraîcheur et de parfums.

Elle est d'Edmond Rostand. Titre : *La chapelle*.

Je sais quelque part l'exquise chapelle,
Où vers les minuit je la conduirais...
L'autel est garni de fine dentelle.
Le tapis jonché de pétales frais.

Sur des fonds d'or mat, de naïves Vierges
Lèvent leurs regards pleins de pureté,
Et les petits yeux clignotants des cierges
Luisent doucement dans l'obscurité.

Ils luisent, parmi le sombre feuillage
Qui tend tout le chœur de rideaux tremblants,
Pour les épousés laissent un passage
Bordé d'azelés et de rosiers blancs.

Ce soir-là les fleurs seraient capiteuses,
Des œillets musqués, des frileux lilas,
Des fleurs à relents, des fleurs amoureuses,
Des roses surtout et des mimosas.

Et l'orgue suivrait, s'entendant à peine,
Ainsi qu'on entend la brise des soirs,
D'une mélodie exquise et lointaine,
Le balancement des doux encensoirs.

Des chœurs chanteraient, à bouches fermées,
D'invisibles chœurs. Où respirerait,
Mêlée à l'odeur des roses pâmées,
Une odeur d'encens qui vous griserait...

Elle aurait, au lieu d'un voile en dentelle,
Le voile soyeux de ses cheveux d'or...
Je sais quelque part l'exquise chapelle ;
Mais l'aimée, hélas ! je l'ignore encor !

Car mon Adorée au front de madone
Habite un pays des plus fabuleux,
Le pays du Rêve ou n'atteint personne,
Où vous fleurissez, camélias bleus ?

Lein Lédieu

REIFFENSTEIN

Dans le MONDE ILLUSTRÉ du 31 mai, M. E. Z. Massicotte mentionne un livre qui se vendait à Québec en 1823, "chez Reiffenstein", mais imprimé en France, au Mans, par la maison Dureau fils aîné. C'est encore la pratique aujourd'hui de mettre à la page de titre d'un certain nombre d'exemplaires d'un ouvrage le nom d'un libraire de pays étranger, lequel devient ainsi comme un second éditeur.

Reiffenstein vendait donc des livres, à Québec, en 1823 ? Oui, et des ornements d'église, et des tableaux à l'huile fort bien faits, m'assure-t-on.

M. E. Z. Massicotte pense que le dit Reiffenstein

était Juif. Il paraît que non. Dans ses papiers, qui existent encore, je vois des notes de sa main assez curieuses pour mériter l'attention du lecteur. En voici la substance :

Né à Francfort-sur-le-Main, vers 1784, il dit qu'il descendait de la famille qui a laissé son nom au château de Reiffenstein, situé au sud de Francfort, dans les Alpes autrichiennes, sur les confins de la Bavière, et qu'il appartenait aussi à une branche de la maison de Tour-et-Taxis (Thurn und Taxis) dont le palais, qui existe toujours à Francfort, servait jadis de lieu de réunion à la Diète germanique. Il dit qu'il n'était Juif ni par caractère, ni par sa naissance, ni par son genre commercial, ni par sa religion—la sienne était luthérienne.

Étant passé en Angleterre, il y prit du service dans le commissariat de l'armée et fut attaché comme cadet au 52^e régiment ; par la suite il passa au 98^e régiment qui était aux Indes Occidentales, et c'est avec ce corps qu'il arriva à Halifax, ayant le poste d'adjutant. Il épousa alors une demoiselle Carr qui lui donna une fille, à Halifax, en 1807 ou 1808.

Le *Royal Newfoundland Fencible Regiment* ayant été envoyé en Canada, je vois, par l'almanac de Québec, années 1810 et 1811, que J. C. Reiffenstein était quartier-maître de cette troupe ; c'est ce qu'il dit également dans ses notes. Un fils aîné lui naquit à Québec en 1812. Déjà il avait quitté les *Newfoundland Fencibles* pour continuer son service ailleurs.

Sous le colonel Warburton il remplit d'abord, dans le Bas-Canada, les fonctions d'adjutant-inspecteur (major de brigade) de la milice, et stationna principalement à Berthier-en-haut. Plus tard, lui et son chef furent envoyés à Amherstburg et à Sandwich, côté canadien du Détroit, où il semble avoir fait de nombreuses et agréables connaissances.

Il avait à peine trente ans, l'automne de 1813 lorsqu'il se trouva à la bataille de la Thames appelée aussi "Journée des éperons," où le général Proctor se vit battu complètement par le général Harrison. Dans une note écrite à un ami, M. Reiffenstein dit que, durant le conseil de guerre tenu la nuit qui précéda l'affaire, Tecumseh fut d'opinion que Harrison méditait un coup brusque et hardi. C'est en effet ce qui arriva, mais Proctor ne s'était pas préparé en conséquence. Tecumseh conjura Proctor de changer ses positions en voyant venir l'attaque ; il ne fut pas écouté ; de là la défaite. Le chef sauvage reçut son coup de mort sous les yeux de M. Reiffenstein.

Harrison avait prêté son cheval blanc bien connu, à son propre aide de camp, et Tecumseh, qui choisissait ses victimes, se précipita sur l'officier, l'abattit avec son tomahawk, croyant tuer Harrison ; les soldats du Kentucky criblèrent Tecumseh de leurs balles ; il s'en suivit une lutte terrible et Tecumseh tomba au milieu d'une mêlée où les Sauvages et les Américains se disputaient le sol corps à corps.

La question de savoir comment au juste a succombé Tecumseh est encore controversée. Tout récemment la Société Historique du Wisconsin a publié des lettres sur ce point, montrant qu'un cavalier, au milieu de la bagarre, tira une balle dans la tête de Tecumseh, alors que celui-ci était aux prises avec un soldat d'infanterie qui avait engagé sa baïonnette dans le capot de cuir du guerrier, près de la hanche. Ce sont des détails à éclaircir pour ceux qui en ont le temps et les moyens.

Le colonel Warburton fut fait prisonnier. M. Reiffenstein, monté sur son bon cheval *Carillon*, courut donner l'alarme à London et dans les établissements des colons jusqu'à Burlington.

En 1816, la paix étant rétablie, M. Reiffenstein abandonna l'armée et partit pour l'Angleterre avec sa femme, dans le dessein de s'y créer des relations commerciales. Son fils, George C. Reiffenstein, (qui m'a procuré ces renseignements) naquit en Angleterre, en 1817.

Depuis le mois de février 1817 au mois d'août 1819, M. Reiffenstein vendit, à Québec, diverses marchandises, au montant total de deux cent quatre-vingt mille piastres, soit trois quart de million de piastres de la valeur actuelle de notre monnaie, et il se retira avec le plein tiers de cette

somme représentant le bénéfice net de trente et quelques mois d'opération.

Une affiche du 30 septembre 1819, que j'ai sous les yeux, annonce sa vente finale, mais "à crédit, sur billets endossés et approuvés". Il y a de tout dans l'énumération des articles, depuis la vaisselle jusqu'à la pelleterie, le rhum et les bretelles, les "tables à diner de mahogany—2 douzaines", les clous et les soiries, les chaussures et les "cloques de flushing", les falbalas et "les couvertures de lit velues". Rien des livres ni des tableaux. C'est plus tard qu'il s'occupa de cette partie, aussi a-t-il recruté dans le clergé catholique et les communautés religieuses une forte clientèle. Ses ornements d'églises avaient la vogue ; ses vins d'Espagne aussi ; c'était l'âge d'or du Ténériffe, du Madère, du Benecarlo, du Vidonia et du "Genièvre blanc de Rotterdam". La bourgeoisie savait que ses articles étaient du premier choix.

C'est durant la période de 1820 à 1838 que M. Reiffenstein fit venir de France des livres marqués à son nom et des tableaux, des calices, des ornements d'église, qu'il vendait dans le district de Québec, alors que M. Fabre faisait le même commerce à Montréal. Notons que, dès 1823, aussitôt après la mort de Napoléon, il venait à Québec des navires anglais chargés dans les ports de France, et que M. Reiffenstein et Fabre recevaient de la sorte des produits français ; les journaux de cette époque le démontrent clairement.

M. Reiffenstein est décédé en 1840, ayant été le pionnier intelligent d'un commerce fructueux, et pas du tout juif, à ce qu'il paraît.

Pour avoir voulu parler d'un livre qui n'a pas été imprimé à Québec, j'ai écrit ce chapitre ! C'est comme cela en histoire, où les choses s'enchaînent et s'interprètent les unes par les autres ; il n'y a qu'à se laisser aller au courant.

Tecumseh arrive à propos de bombazet ou de carafes de cristal, et de la Diète germanique s'accroche aux origines d'une famille canadienne.

A propos, M. Georges C. Reiffenstein me dit qu'il ne connaît que sa famille qui écrive son nom avec deux "f". Alors, mettons que les autres sont des juifs.

Benjamin Sulte

NOS BANQUES CANADIENNES

Bien que la situation financière des Banques ne soit réellement intéressante que pour les gens d'affaires, nos lecteurs verront avec plaisir que nos banques canadiennes continuent à prospérer.

La Banque Jacques-Cartier a payé à ses actionnaires pendant l'année expirée le 31 mai dernier, \$35,000 de dividendes, tout en ayant augmenté la réserve de \$10,000, portant à son compte des profits et pertes une balance d'environ \$13,000.

La Banque Ville Marie a réalisé en profits nets, \$37,705,23, sur lesquels elle a payé \$33,537.60 de dividendes, affectant à divers objets \$10,000 environ.

C'est à l'intelligente administration des gérants, MM. de Martigny et Grand, que les banques sont redevables d'un aussi heureux résultat. Nos sincères félicitations à ces messieurs.

" L'AMOUR CÉLESTE "

Ce tableau qui est l'œuvre de M. J.-B. Scholl, membre de la Société Royale de Darmstadt, est un véritable chef-d'œuvre. Toute personne admiratrice du beau dans l'art, devra se faire un devoir d'aller le voir et, de plus, de s'empressez, car il restera ici que quelque temps. En le faisant ils feront une bonne œuvre, car la recette est destinée au parachèvement de la cathédrale.

Le tableau est visible dans la cathédrale même. Heures d'admission : de 10 à 12 a. m. ; 2 à 6 p. m. ; 8 à 10 p. m. On entre du côté de la cathédrale. Prix d'admission : grandes personnes, 25c., enfants 10c.

Que tous s'empressent d'aller contempler ce tableau et de faire ainsi une bonne œuvre.